

par son attitude, par ses manières, par ses gestes, cherche à faire comprendre à la foule la sympathie que lui inspire la France. On lit dans les yeux d'Abd-el-Kader à quel point sa grande âme a apprécié la générosité française, qui l'a traité en ami, lui, la veille encore, un si redoutable ennemi, et qui, se fiant à sa parole de captif, l'a fait libre.

C'est de Constantinople qu'est parti l'émir pour venir en France. *Le Journal des Villes et Campagnes* nous fait connaître un passage intéressant d'une lettre écrite de la capitale turque au moment où il y était fort question des préparatifs du départ d'Abdel-el-Kader.

“ Les Turcs—disait cette lettre—paraissent vraiment plus flattés du départ d'Abd-el-Kader que de son arrivée à Constantinople, où, comme à son premier voyage en 1853, il n'a rencontré qu'une tiédeur extrême. Alors comme aujourd'hui, on aurait pu supposer que la population turque se serait portée avec empressement sur le passage d'un homme qui, pendant quinze ans, avait illustré l'islamisme, et, au nom du principe religieux, soutenu contre les chrétiens une lutte mémorable. Mais en 1865 comme en 1853, il n'en a rien été. Ni le vieux parti fanatique, ni les Turcs de la réforme n'ont daigné se déranger pour saluer ou seulement pour voir passer l'émir dans les rues de Stamboul. Les bateliers du port n'éprouvèrent d'autre intérêt, ou plutôt d'autre surprise que celle du dérangement que l'on imposait aux kawas de l'ambassade française pour faire honneur à Abd-el-Kader.”

L'auteur de la lettre ajoutait : “ Vous verrez qu'Abd-el-Kader, le vrai croyant, sera plus cordialement reçu à Paris que le fils du prophète à Constantinople ! ” Cette prévision n'a certes pas été démentie par l'événement. Et cela est facile à comprendre : Abd-el-Kader, notre allié fidèle, n'a-t-il pas pris parti à Damas pour les chrétiens contre l'islamisme déchaîné ? N'a-t-il pas alors, au risque de sa vie, remplacé volontairement les autorités turques qui trahissaient, dit un historien, encourageaient et stipendiaient sourdement les égorgeurs ? Dès lors qui pourrait s'étonner de la froide réserve et du glacial accueil des Turcs et des démonstrations sympathiques des Français à l'égard de celui qui, au moment du complot et des massacres, adressa à notre consul ces belles paroles : “ Moi vivant, un seul de mes maghrebins vivant, on ne touchera pas à ta personne : car je suis responsable de toi vis-à-vis de celui qui m'a fait libre. Tu m'as dit toi-même : Là où est le drapeau de la France, là est la France. Eh bien ! emporte avec toi ton drapeau ; plante-le sur ma maison, et que la demeure d'Abd-el-Kader devienne la France ! ” Nous avons rappelé les heureux effets de cette noble conduite. Comme il le disait à cette occasion même, dans son langage imagé, l'émir a fait voir “ que le bien-fait est un lieu jeté au cou des hommes de cœur.”

Quelle sera la suite des destinées d'Abd-el-Kader ? Dieu le sait ; mais un singulier rapprochement vient naturellement à l'esprit : les murs de Damas virent la conversion de saint Paul aux premiers jours du christianisme ; c'est à Damas que de persécuteur du Christ, il devint le plus puissant de ses apôtres : c'est aussi à Damas que l'ex-émir s'est révélé tout à coup un courageux défenseur des disciples du Christ. N'oublions pas enfin le bruit qui nous parvint, il y a quelques années, qu'une des filles d'Abd-el-Kader venait d'embrasser le

catholicisme et était entrée au noviciat des sœurs de Saint Joseph de Liban.

Puisse le Seigneur Jésus lui ouvrir entièrement les yeux à la lumière !

Histoire Naturelle—Le Pigeon.

I

Les pigeons tiennent le milieu entre les gallinacés et les passercaux. Ils ont généralement des formes élégantes, des plumes belles et variées. Mais ce qui leur attire un intérêt tout spécial, ce sont leurs mœurs. La douceur, l'attachement à leurs semblables, la fidélité réciproque du mâle et de la femelle, le partage affectueux de toutes les fonctions pénibles, à tel point que l'on voit le mâle se charger des soins maternels, et couvrir régulièrement à son tour les œufs et les petits : tels sont, s'il est permis de parler ainsi, les caractères moraux de ce genre. On voit qu'ils méritent assez l'attention de l'observateur.

Du reste le pigeon, *columba*, la colombe n'a rien à envier en fait d'honneur, après que l'Écriture lui a donné une si belle place.

Qui ne connaît la colombe de l'arche ? Qui n'a répété, enfant, son histoire, et qui plus tard n'en a admiré la simplicité et goûté le charme, quand il a été arrivé à la plénitude du goût et du sentiment ?

— Et Noé envoya aussi une colombe après le corbeau, pour voir si les eaux avaient cessé de couvrir la terre... mais la colombe n'ayant pu trouver où asseoir son pied, parce que la terre était toute couverte d'eaux, elle revint à lui ; et Noé, étendant la main, la prit et la remit dans l'arche. Il attendit encore sept autres jours, et il envoya de nouveau la colombe hors de l'arche. Elle revint à lui sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier, dont les feuilles étaient toutes vertes : Noé reconnut donc que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre. Il attendit néanmoins encore sept jours, et il envoya la colombe qui ne revint plus à lui...— Car cette fois, elle avait trouvé non pas seulement où poser un instant, comme une volage, mais où *asseoir son pied*.

Puis, ce sont ces textes charmants, féconds en enseignements et en consolation. C'est Jérémie, le grand prophète, adressant aux enfants de Moab ce conseil sublime : “ Soyez comme la colombe, qui pose son nid au sommet des plus hautes ouvertures du rocher.”

Mieux encore : c'est l'époux des cantiques s'adressant à son épouse : “ Viens, lui dit-il, ma colombe, viens t'abriter dans les trous du rocher.”

Enfin, c'est l'âme qui répond à ces invitations touchantes : “ Qui me donnera des ailes, comme à la colombe ? et je volerai, et je me reposerai ! ” Ou bien aussi : “ Je crierai comme le petit de l'hirondelle, je gémirai comme la colombe.” Ou bien encore cette autre parole, qui, pour paraître plus étrange au premier abord, n'en est que plus profonde quand on la considère de près : “ Je méditerai comme la colombe,” c'est-à-dire avec confiance et simplicité.

Et si je pouvais m'élever davantage, ce ne seraient plus seulement des paroles que je rencontrerais : ce serait un fait tout divin. Je verrais le Saint-Esprit choisir la forme d'une colombe, pour descendre sur le Sauveur.

Mais quittons vite ces régions qui, en ce moment,